

SUPPLIQUE

ADRESSÉE PAR LES GRECS COMBATTANTS

AUX TRÉS-UISSANS SOUVERAINS

DE L'EUROPE,

EN 1821.



CORFOU

TYPOGRAPHIE SCHÉRIA



1853.





TRÈS- PUISSANS

ET

AUGUSTES

SOUVERAINS DE L'EUROPE,

QUE n'ont pas souffert les tristes et malheureux Grecs, depuis qu'ils gémissent sous le joug tyrannique des spoliateurs othomans? Quel habitant de l'Europe, heureuse sous vos sceptres, n'a pas entendu les récits tragiques de notre déplorable servitude? Comment dépeindre surtout ce qu'ils souffrent dans ces malheureux jours? Et qui pourrait en croire, même en le voyant, ce triste et affreux tableau? Conservateurs de la paix du monde, défenseurs de la religion chrétienne, votre propre gloire, répandue dans tout l'univers, ne peut plus souffrir que la religion divine continue d'être foulée aux pieds des impies Mussulmans, et que la nation grecque périsse victime de la fureur de ces stupides barbares. Oui, votre gloire s'en offenserait, si vous laissiez périr, sous votre règne, une nation si riche en souvenirs, et berceau de la civilisation de l'antique et moderne Europe. Ce n'est point sans raison que nous avons pris les armes contre nos tyrans, comme on pourrait le penser: ce sont eux-mêmes qui nous les ont mises à la main, en nous forçant, par leurs



traitemens cruels, à préférer la mort à une vie misérable.

En osant implorer vos secours contre nos tyrans, nous obéissons au plus sacré et au plus impérieux des devoirs, celui de la conservation de nos vies et de notre sainte religion. Cependant, des chrétiens nous ont blâmés, et nous ont représentés comme des sujets révoltés contre leur légitime souverain. Ces chrétiens, heureux sous vos dominations, ignorant peut-être notre histoire, révoquent en doute nos malheurs, ne pouvant s'en faire une juste idée. Puissent les récits que nous allons tracer (récits que nous voudrions pouvoir épargner à Vos Majestés, dans un temps si précieux pour nous, mais dans lesquels nous nous voyons obligés d'entrer pour rétablir la vérité, et dissiper ces fâcheuses impressions); puissent ces récits, leur faire sentir davantage leur bonheur, leur apprendre l'excès de nos malheurs, les persuader, et les convaincre de la légitimité de nos efforts. Ces récits, si vous daignez les écouter, feront frémir d'indignation vos âmes généreuses, et vous diront quel besoin nous avons de vos secours.

En parcourant l'histoire de toutes les nations et de tous les peuples, on ne trouve aucun despote qui ait commis autant de forfaits. Chaque tyran a, pour ainsi dire, exercé un genre de tyrannie qu'il affectait le plus. Mais les nôtres en ont pratiqué tous les genres, et se sont étudiés à commettre toutes les actions les plus sacrilèges comme les plus abominables. Nous passerons sous silence ce qu'ils firent, lorsque, passant de l'Asie en Europe avec



d'innombrables armées, ils vinrent détruire l'Empire d'Orient, non pour se venger de quelque injure de notre part, mais pour envahir l'univers. Déjà maîtres de notre belle patrie, pour y établir leur domination, ils firent avec notre Patriarche, un pacte suivant lequel nous devions vivre sous leur gouvernement. Quoique ce pacte ne fût favorable qu'à leur tyrannie, ils s'empressèrent bientôt de le fouler aux pieds, et ne prirent pour règle de leur conduite à notre égard que leur penchant invincible pour la rapacité. Ils se déclarèrent les maîtres absolus de tous nos biens, et de tout ce que l'homme a de plus cher ; ils se proclamèrent les arbitres suprêmes de nos vies. « Les infidèles, disaient-ils, sont faits pour être nos esclaves, et ils ne sont nés que pour assouvir nos desirs. » Privés de tous les moyens que les lois humaines et celles de la nature accordent à l'homme pour vivre, voyant à chaque instant nos femmes outragées, nos enfans ravis par ces tyrans inhumains, et leur fer sanglant tous les jours suspendu sur nos têtes, n'apercevant nulle part la moindre espérance de nous en délivrer, nous regardions comme heureux tous ceux que la mort avait pu nous ravir (en effet délivrés de tant de maux, ils l'étaient réellement), et nous, qu'elle avait épargnés, nous considérions la vie à laquelle nous étions condamnés comme le dernier degré du malheur. De là nous traînions une vie couverte de honte et d'opprobre, bien plus triste et bien au-dessous de celle des animaux, qui, dépourvus de raison, n'aperçoivent point le degré de leur humiliation. Cependant, guidés par les lois naturelles, par



l'instinct de leur conservation, ils défendent leur existence; ose-t-on menacer celle de leur progéniture, ils s'exposent à tous les dangers, les affrontent même, au péril de leur propre vie, pour la secourir et pour tirer vengeance de ses injustes agresseurs. Par ce même instinct naturel prévoient-ils que leurs efforts seraient inutiles? ils ont recours à la ruse, et la fuite même leur est un moyen de salut : mais à nous misérables, rien n'était permis de tout ce que la nature enseigne à la brute. Ne pas abandonner nos enfans à nos maîtres pour en faire les instrumens de leurs infâmes débauches, était une conduite séditeuse digne de mort; vouloir nous sauver par la fuite d'une ville à l'autre, était une démarche tout aussi séditeuse; paraître affligés des outrages faits à nos proches, ou de leur mort violente, était une tristesse plus séditeuse encore, digne de quelque raffinement dans le supplice auquel on condamnait le rebelle qui ne s'était point soumis avec reconnaissance à la volonté de son maître.

O ciel! y a-t-il des hommes sur la terre qui, sous un tel joug, ne préférassent plutôt périr noblement une fois les armes à la main, que de mourir d'une mort si lente et si douloureuse! Dira-t-on, en effet, que nos malheurs sont encore supportables après tant de misères? Y aura-t-il sur la terre des hommes assez inhumains pour qu'ils puissent, o Magnanimes Souverains, vous dissuader de nous envoyer les secours que nous vous demandons? Pense-t-on que notre entreprise soit l'entreprise d'hommes turbulens qui ne se plaisent que dans le désordre? Si on la juge injuste, quelle serait celle qui pourrait é-



tre juste et plus légitime ? Quel est l'homme, indigne de ce nom, qui pourrait, sans émotion et de sang froid, se voir enlever sa femme et ses enfans ? que dis-je, si même on venait lui enlever quelque argent, ne s'empresserait pas de recourir aux tribunaux et même jusqu'au prince pour se faire rendre justice et punir l'audacieux ravisseur ? Pourquoi donc voudrait-on que nous fussions insensibles aux poids des calamités qui nous écrasent ?

Que l'on cesse donc de blâmer notre conduite, nous qui sommes forcés de regarder comme permises, que dis-je ? comme légitimes, des actions que l'on punit partout ailleurs du dernier supplice. Que tout homme de bon sens se mette à notre place, et bien loin de nous blâmer, il approuvera nos efforts et réclamera pour nous les secours qui nous sont nécessaires afin de les couronner par un heureux succès.

Il ne nous restait, pour nous faire sortir de ce malheureux état où nous étions plongés, depuis longtemps, que la protection spéciale du Ciel, afin d'inspirer aux princes chrétiens une juste commisération de nos misères. Lorsque nous vîmes les Souverains de l'Europe se réunir en congrès, nous conçûmes l'espoir fondé de notre prochaine délivrance, nous crûmes alors que nos cris étaient montés jusqu'au Ciel, et que les Puissances chrétiennes se rappelleraient notre état infortuné, nous supplions le Dieu de miséricorde de réaliser de si flatteuses espérances. Déjà nos ministres saints avaient cru avoir trouvé dans les écrits des saints prophètes l'époque de notre délivrance. Mais les affaires prirent une direction contraire à notre espoir, et notre esclavage devait être



éternel ; et si l'on n'eût encore aggravé nos maux, peut-être les aurions-nous supportés quoiqu'insupportables ; mais, o ciel ! pourra-t-on sans verser des torrens de larmes, et sans être pénétré d'horreur, lire les faits que nous allons rapporter ?

Le pacha de Janina, persécuté par le grand tyran, excita les Grecs soumis à son autorité, à prendre les armes contre son persécuteur. C'était, disait-il, le moment favorable aux Grecs pour secouer le joug des Mussulmans, s'ils voulaient le secourir. Le prince Ypsilanti, homme plein de patriotisme et connaissant les misères de ses compatriotes, saisit l'occasion que lui présente l'agitation d'Épire, et conçoit l'idée généreuse de briser le joug des malheureux Grecs, s'ils veulent le suivre ; il quitte le poste honorable qu'il occupait en Russie, il entre en Moldavie accompagné de quelques Grecs qu'il y avait trouvés. Peu de personnes reçurent sa proclamation. La Grèce était tranquille ; tranquillité funeste ! elle devint la cause des plus grands malheurs ! Les tyrans farouches, persuadés par quelques calomniateurs, prennent quelques troubles particuliers pour une conspiration générale ; ils attaquent impunément le Péloponnèse, y font une guerre d'extermination, incendient les villes et les chaumières, égorgent tout ce qui se présente, et se livrent à toute férocité naturelle. Pendant ces scènes d'horreur, nos tyrans commettent à Constantinople des forfaits plus horribles encore. Ils font mourir ignominieusement notre vénérable Patriarche et les membres du St. Synode. Leur supplice est si affreux que les êtres insensibles mêmes en seraient touchés. C'était le jour où vous célébriez avec vos



heureux sujets, o Rois chrétiens, cette grande fête, que se donnait à Constantinople cet horrible spectacle. C'est dans le lieu saint que ces impies se précipitent à grand bruit sur ces hommes vénérables, qu'ils blessent cruellement tant de personnes, qu'ils en massacrent d'autres, qu'enfin ils poussent la barbarie jusqu'à pendre inhumainement le Patriarche avec les Archevêques. Mais ce n'était pas seulement dans la capitale de l'Empire que ruisselait le sang des chrétiens: il inondait toutes les villes et toutes les campagnes de la malheureuse Grèce. Le feu dévorait les saints temples et les habitations des malheureux Grecs. Les mots et les expressions nous manquent pour dire quelle désolation et quelle stupeur couvraient ce beau pays. Nous le demandons, que nous restait-il à faire dans ce malheur extrême? Le supporter avec résignation? Quel est l'être qui s'y serait résigné? Devions-nous nous laisser égorger sans résistance? Mais nous ne pouvions pas être dénaturés et nous dépouiller de toute sensibilité. Ainsi nous n'avions d'autre ressource que de résister à nos meurtriers, et de disputer nos vies contre leur rage. Serait-ce donc pour cela que l'on pourrait nous blâmer? Serait-ce la cause des calomnies dont on nous accable, et par lesquelles on voudrait nous priver de vos secours?

«Rois, chassez la calomnie.»

Peu touchés de nos malheurs, quelques hommes prétendent que nous nous les sommes attirés en nous révoltant contre notre légitime souverain. Mais il est aisé de se désabuser et de sortir de cette erreur, en



se rappelant la distance incommensurable qu'il y a entre un roi légitime et le plus infernal des tyrans. Vouloir établir quelque rapport entre ces deux pouvoirs, c'est faire la plus grave injure au premier, c'est établir quelque comparaison entre le ciel et l'enfer ; car un roi légitime est la base fondamentale de l'établissement de la société parmi ses peuples, dont il recherche en tout le bien-être : placé à la tête de la société, dont il est le gardien, il veille assiduellement à l'exécution des lois, qui garantissent l'existence et les droits de chacun. Il sait que le dérangement de cet établissement peut porter atteinte à la base, il punit par les lois établies tout agresseur qui attaque quelques-uns des membres de la grande famille, et qui en trouble le repos. Il ne voit son bonheur que dans celui de ses sujets. Les sujets ne voient le leur que dans celui de leur roi. Voilà ce qui caractérise un roi légitime, et qui distingue son pouvoir de tout autre ; et tel est le gouvernement des rois de l'Europe. Mais nos tyrans joignent le fanatisme au sacrilège, l'esprit de désordre à l'esprit de destruction, le viol à l'inceste, la rapacité la plus insatiable à la haine la plus forte contre le nom chrétien ; ils se font gloire de nous détruire par tous les moyens possibles. Ces traitements ne sont-ils pas la suite de l'absence de toutes lois également favorables aux deux nations ? Leurs lois politiques ne sont que celles de leur religion, qui est diamétralement opposée à la nôtre, et c'est uniquement avec de telles lois qu'ils veulent nous gouverner. Que dis-je ? Uniquement avec de telles lois, nos maux seraient peut-être moins affreux ; mais nos



religions étant si incompatibles, ils ne nous regardent que comme des chiens, et chacun de leurs désirs est une loi sanctionnée, leurs volontés sont autant d'arrêts auxquels on ne saurait se soustraire. Nous étions donc placés entre la nécessité de souffrir tous les maux ou d'embrasser leur religion. Pour conserver leur vie dans ce monde, la plupart des peuples chrétiens de l'Asie n'ont-ils pas été forcés de prendre ce dernier parti ? Et de quels malheurs encore ne sommes-nous pas menacés maintenant, que pour mettre le comble à leur fureur, ils viennent de massacrer notre Patriarche ? Lui qui était le premier ministre de notre sainte religion, que le tyran même considérait comme le chef de notre nation, et avec lequel il avait fait un pacte à notre nation. Comment peut-on appeler souverains légitimes de tels despotes, ceux qui foulent aux pieds toutes les lois, et n'en connaissent pas d'autres que leurs caprices déréglés, et leurs excès en tous genres ? Jamais un tyran ne peut être appelé légitime. Il serait aussi absurde de l'appeler ainsi, que d'accorder cette qualité à un voleur, à un meurtrier, et à quiconque viole tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Cependant les crimes de ceux-ci sont, pour ainsi dire, moins graves et moins multipliés, ne s'étendant pas à toute une nation comme ceux d'un tyran. Combien n'a-t-on pas été par conséquent déraisonnable et dans l'erreur, en nous comparant à ceux qui se sont révoltés contre leur roi légitime !

Ces rebelles n'en viennent à ce point de délire que pour quelque vil intérêt, ou pour acquérir une triste et pernicieuse célébrité. Qu'avons-nous de com-



mun avec ces hommes vicieux, pour qui la paix et le bonheur des autres sont un mal, et le scandale une bonne fortune ? Qu'avons-nous de commun, disons-nous, avec ces hommes, nous qui, depuis tant de siècles, gémissons sous le joug le plus oppressif et qui voyons chaque jour s'augmenter la mesure de nos maux ? nous à qui l'on ravit à chaque instant nos biens, nos femmes, nos enfans, et qui sommes constamment assis avec tous ces maux à la place de Damoclès ? Forcés de sortir de nos demeures, nous sommes obligés de tourner nos regards de tous côtés, dans la crainte de voir quelque Turc, le poignard à la main, fondre inopinément sur nous ; car le despotisme cruel ne s'exerce pas seulement par le chef de la nation, ni par les pachas qu'il envoie dans les villes, mais par tous les Turcs, et même par le dernier de leurs esclaves. Ainsi chacun d'eux est, à son gré et sans appel, l'arbitre de notre vie. Pour eux, ce n'est point un crime de poignarder un chrétien qui ne leur aurait fait aucun mal : ils n'ont tué, disent-ils, qu'un infidèle, qu'un chien. Mais, pour nous, ils nous font un crime, ils nous imputent à forfait de nous opposer à leurs injustes agressions, et si nous échappons à la mort par la fuite, ils nous accusent de vol et de leur avoir ravi leur propriété et leur proie. Plongés dans un tel excès de servitude, comment a-t-on pu nous comparer avec les révoltés de l'Europe civilisée ? Nous ne sommes point révoltés contre notre roi légitime, nous ne lui reconnaissons point ce titre, il n'est point notre roi légitime, il n'est tel que pour les Turcs. Langage, mœurs, caractère, lois, religion, tout nous



est opposé, tout ne tend de leur part qu'à nous tyranniser et qu'à nous détruire. En prenant les armes, nous n'avons obéi qu'à la voix de nos droits sacrés. Notre insurrection, s'il faut ainsi l'appeler, est donc légitime: elle est le plus saint des devoirs dans notre position. Qui l'a fait notre maître? La raison du plus fort. Mais, o puissants Souverains, vous vous êtes opposés avec raison contre ce principe, comme étant le plus pernicieux et le plus destructif des mauvais principes, vous vous êtes ligués contre; et notre conduite est en tout conforme à la votre. Disent-ils la vérité, ne sont-ils pas calomnieux, ou ne sont-ils pas trompés, ceux qui nous comparent à des révolutionnaires, qui croient vivre de la vie des esclaves, en vivant suivant les lois établies, qu'ils devraient au contraire considérer et respecter comme le palladium et le salut de tous les citoyens?

En nous présentant comme tels, ces détracteurs désirent notre perte. De grâce, quel mal leur avons-nous fait? Une telle conduite a de quoi nous surprendre. Nous nous flattions d'avoir pour nous tous ceux qui se proclament les amis et les défenseurs de l'humanité, de la justice et de la légitimité. Par quel faux raisonnement s'en trouve-t-il parmi eux qui prennent le parti de nos barbares et stupides tyrans contre nous, malheureux Grecs, contre nous chrétiens esclaves, et leurs frères en Jésus-Christ? La conduite et les accusations perfides de ces hommes ont amené sur nos têtes un déluge de maux, en vous détournant de nous protéger. Puissions-nous le leur faire sentir par ce que nous allons dire!



Le prince Ypsilanti, voulant soutenir le courage de ses compatriotes par un stratagème, avait dit dans sa proclamation, qu' « une puissance étrangère viendrait à notre secours dans cette circonstance, et nous défendrait en cas de besoin, en protégeant nos droits. » Stratagème licite, car quelle ruse ne serait pas permise contre un tel ennemi ? Il savait que, sans le secours de quelque puissance étrangère, les Grecs ne pourraient voir couronner du succès leurs généreux efforts ; mais les déclarations de Laybach furent pour eux comme un coup de foudre ; elles rivaient de nouveau nos fers, et nous laissaient exposés à toute la férocité mussulmane. Sans ces déclarations, la mort n'aurait point parcouru, avec ce qu'elle a de plus affreux, la malheureuse Grèce, et Ypsilanti n'aurait point été réduit à se tenir dans des montagnes ; il aurait déployé toutes ses forces, et nos tyrans auraient été détruits pour jamais ; mais ce qui est fait, est fait. Cependant, o puissants et magnanimes Souverains, daignez avoir pitié de ce qui reste des malheureux Grecs, daignez, par vos secours, arracher les débris d'une nation déplorable à la fureur de ces bourreaux. Ce serait pour vous un titre de gloire que la religion et l'humanité consacrerait à jamais.

Alors même que nos tyrans ne nous détruiraient pas tous les jours, alors même qu'ils ne nous feraient aucun mal, il nous semble qu'il doit vous paraître injuste de nous voir asservis à une nation aussi barbare qu'impie. C'est par nos ancêtres que l'Europe a été éclairée et civilisée : les sciences et les beaux arts vous sont venus de la Grèce ; la Grèce est la bienfaitrice de l'Europe. Or, il serait bien injuste,



nous oserions le dire, d'abandonner dans une si grande misère les descendants de ces grands hommes, qui ont fait le bien-être des Européens. Nous ne dirons point comment la nation grecque a contribué à répandre cette religion divine qui assure les droits de tous ceux qu'elle réunit sous son égide protectrice, et consolide la paix entre tous les hommes.

Et sans invoquer les souvenirs de nos aïeux, notre seul titre de chrétiens et de frères en Jésus-Christ semble devoir vous engager à nous secourir. Avec ce titre nous devons être considérés comme faisant partie de la grande famille de l'Europe, et vous deviez nous regarder comme des vôtres et non comme des étrangers ; car ne sommes-nous pas tous enfans de la même religion, ne participons-nous pas tous à la même grâce de Dieu ? Nous sommes donc des vôtres, et l'apôtre Saint Paul dit : *il faut secourir les vôtres*. La religion vous fait donc un devoir de nous tendre des mains secourables et de nous arracher à la mort. Imitiez, o grands Rois, imitez, disons-nous, vos aïeux d'heureuse mémoire, qui ont désiré tant de fois briser nos fers, alors même, que leurs puissances réunies n'égalaien pas celle de chacun de vous, et que nos tyrans leur étaient bien supérieurs. Cependant ils voulaient chasser loin de l'Europe ces stupides tyrans, et en délivrer les chrétiens. Ils pensaient qu'il était de leur devoir de courir même les hasards, et de s'exposer au danger pour protéger et pour défendre les chrétiens, leurs frères. Telles furent les sentimens de tous vos aïeux, o très-puissant Alexandre ! tels furent ceux du héros Joseph, dont vous êtes le successeur, o



très-indulgent François ! ces sentimens enflammèrent la grande âme de Louis XIV, dont vous occupez le trone glorieux, o très-clément Louis XVIII ! Quoique ces généreux souverains ne fussent point réunis par une sainte alliance dans le but de conserver la paix et le bonheur de l'Europe, et que nos tyrans ne fussent pas si cruels qu'ils le sont aujourd'hui, cependant ils croyaient honteux pour eux de nous laisser dans l'esclavage et dans l'abrutissement, tandis que les autres chrétiens de l'Europe jouissaient des bienfaits de la civilisation ; et vous, étant tous réunis par une sainte alliance, vous qui pouvez disposer des forces de l'Europe entière et dont la puissance est sans égale, vous, o grands et généreux Princes, nous abandonnez-vous à notre malheureux sort ? nous refuserez-vous vos secours ? si vous nous les refusiez dans de pareilles circonstances, vous donneriez des forces à nos barbares tyrans, sans même leur envoyer ni armes ni soldats, car vous n'ignorez pas combien est puissante, en Asie, cette fanatique nation : de là elle tirera d'innombrables troupes, avec lesquelles elle viendra nous exterminer. Alors on dira que ce ne sont pas nos stupides tyrans qui nous ont fait disparaître de dessus la surface de la terre, mais nos frères, qui, pouvant et devant nous secourir, ne l'auraient pas fait. Le permettriez-vous ? . . . Qu'en arrivera-t-il ? Comment l'inexorable histoire vous jugera-t-elle ? Rois de la terre, craignez le jugement de la postérité ! Et, d'ailleurs, supposons (Dieux nous en préserve) que les impies Mussulmans nous écrasent par leur nombre : aussitôt attirées par le fanatisme,



ces hordes spoliatrices se précipiteraient de l'Asie sur la Grèce, et menaceraient incessamment vos frontières, et leur nombre accroissant leur audace, ils ne pourraient vivre en paix avec aucune puissance chrétienne, ni avec vos descendans. Si quelqu'un en pouvait douter, qu'il interroge l'histoire, elle lui dira combien de fois ils ont tenté d'asservir le reste de l'Europe, qui serait entièrement aujourd'hui sous leur joug, si Dieu ne l'avait empêché. Maîtres de l'Espagne, ils poussèrent leurs excursions jusqu'au centre de la France, où tous les genres de mort et de désolation les suivirent; plus tard ils assiégèrent la capitale de l'Allemagne. C'est le propre des barbares d'aimer l'injustice et la rapine, et si malheureusement ils parviennent à augmenter leur puissance, ils ne mettent aucune borne à leur perversité. Voilà ce qui arrivera si nous sommes abandonnés à la férocité de nos stupides tyrans. Mais si vous venez à notre secours, et que vous nous sauviez en nous aidant à purger notre patrie de ces impies, vous mettrez en sûreté le repos de vos descendans; ayant tout à redouter de leur part, vous n'auriez rien de semblable de la nôtre. Nous, vos voisins, nous, de la même religion que vous, nous qui aurions reçu de vous le plus grand bienfait, la liberté et la vie, nous ferions cause commune avec vous; bien plus, nous servirions de rempart à l'Europe contre ces hordes féroces, qui depuis tant de siècles n'ont pas cessé de l'attaquer chaque fois que leur nombre leur en a donné l'audace. Il faut donc, prévoyant l'avenir et connaissant l'instabilité des choses humaines, ne pas laisser vos descendans exposés à de si grands dangers.



En vain penseriez-vous les en garantir, par quelque traité avec ces barbares. Ce ne serait pas connaître un tyran, et un tyran tel que le notre, que de croire qu'un traité puisse l'arrêter, et l'empêcher de le fouler aux pieds, quand il se croit plus fort que ses voisins. Combien n'en ont-ils pas fait avec les rois chrétiens de Constantinople, lorsque ceux-ci s'étaient rendus redoutables! En est-il un seul qu'ils n'aient rompu sans autre motif que leurs caprices, aussitôt qu'ils croyaient pouvoir lutter contre eux avec quelque avantage? En effet, qu'est-il arrivé aux empereurs d'Orient assez simples pour compter sur les traités qu'ils avaient faits avec eux? Ce qui leur est arrivé? Ils se sont perdus eux-mêmes, ils ont perdu leur trône, ils ont perdu leurs peuples. Ce n'est point étonnant qu'un barbare, qu'un impie, ne se croie pas obligé, par sa parole, ou par des traités: il lui est bien naturel de penser et d'agir autrement; mais ce qui est étonnant, c'est la simplicité de ces empereurs, à ne pas voir qu'un tel tyran est toujours violeur des pactes; ce qui ne peut point ne pas arriver. Car, ce qui est juste, équitable, et sacré pour les autres hommes, est tout le contraire pour ces stupides despotes, et la manière de juger des parties contractantes étant si opposée, comment pouvoir espérer qu'un traité, que la paix, ou quelque autre alliance ne sera pas violée par les infidèles? Ainsi si nos princes les avaient mieux connus, et s'ils n'avaient point suivi la marche qu'ils ont suivie, l'empire d'Orient subsisterait encore aujourd'hui, et nous, depuis quatre siècles, n'aurions point gémi dans la plus honteuse et la plus dégradante servitude. Et si une telle



conduite a précipité du trône nos princes et nous a jetés dans l'esclavage, il nous semble peu raisonnable de croire qu'il en sera autrement, o grands Rois, pour vos descendants, et pour l'Europe entière. Le passé nous garantit l'avenir. Ainsi les secours que vous nous accorderez maintenant pour nous aider à chasser ces barbares de l'Europe, en assureront le bonheur et la tranquillité pour l'avenir.

On dira peut-être que nos tyrans sont en paix avec vous, et que sans motif vous ne devez pas troubler cette paix : ces paroles ont de quoi surprendre, car un barbare, un usurpateur naturellement tel, ne veut jamais être en paix avec qui que ce soit, quand il peut commettre des injustices et des usurpations ; ainsi ce n'est pas lui qui est en paix avec vous, mais c'est vous seuls qui l'êtes avec lui ; car s'il était le plus fort, il ne vous laisserait jamais tranquilles, et ravagerait le monde chaque fois qu'il en aurait la fantaisie. En outre, vous ne troublez point la paix, c'est lui-même qui a commencé à la troubler parce qu'il a honteusement et déplorablement outragé notre sainte religion, et qu'il vous a outragés vous-mêmes, pensant avec raison, que les premiers outrages rejailliraient sur vous. N'est-ce pas encore lui qui a violé la paix, en égorgeant tant de chrétiens innocents ? a-t-il pu la violer d'une manière plus forte que lorsqu'il a ensanglanté les pavés de nos temples du sang de nos saints prêtres ; lorsqu'il a livré aux flammes nos saints autels, et qu'il a fait une horrible boucherie de nos enfans, de nos femmes et de nos filles ! Si votre indignation doit s'allumer, en voyant que ces stupides barbares cherchent à nous dé-



truire, nous qui avons les armes à la main, et qui ne les avons prises que pour défendre nos vies et celles de nos proches, avec combien plus de motifs ne doit-elle pas s'allumer cette indignation, en voyant les outrages inouis qu'ils ont faits à notre sainte religion, et les flots de sang innocent qu'ils ont répandus! Quand peut-on être plus pieux et plus zélé défenseur des choses saintes, si ce n'est lorsqu'on punit les impies pour leurs sacrilèges? quand passe-t-on pour humain et philanthrope, si ce n'est quand on vole au secours de l'innocent opprimé? Moïse, voyant un Hébreu maltraité par un Égyptien, ne vint-il pas à son secours, et ne mit-il pas l'injuste agresseur hors de combat? et son action a été jugée légitime; à bien plus forte raison sera juste votre action, si vous nous aidez à attaquer non pas des impies, qui nous battent, mais des impies fanatiques qui assassinent tous les jours vos frères en Jésus-Christ, mais des impies qui brûlent les temples divins, qui foulent aux pieds les choses sacrées. Oserions-nous le dire, o grands Rois! (hé quelle chose nos maux ne nous forcent ils pas à dire!) oserions-nous le dire! vouloir rester en paix avec de tels impies, c'est ne vouloir pas être en paix avec Dieu, car l'homme religieux doit regarder comme faits à lui-même les outrages faits à la religion, il doit punir les sacrilèges, et ne pas rester en paix avec eux.

Alors même qu'ils n'auraient pas commis tant de forfaits et tant d'assassinats, le soin de votre gloire vous fait un devoir de ne les point laisser sur le trône, parce qu'ils ne sont que des tyrans, et qu'ils ne sont point des souverains légitimes; les appeler



même de ce nom, c'est ravalier ce nom auguste et sacré, qui ne convenient et ne peut convenir qu'à vous. Qu'y a-t-il de commun entre vous, ô magnanimes Souverains, et entre ces stupides et fanatiques despotes, qui ont rempli le monde entier de tant de massacres, qui ont fait couler des fleuves de sang chrétien, qui ont juré la mort du christianisme, et l'anéantissement d'une nation entière ? il est donc bien juste qu'ils périssent, et après leur chute, nous aurons pour roi, celui qui paraîtra être le plus juste et le plus légitime, et les lois suivant lesquelles notre gouvernement se constituera, s'établiront de manière, que ce qui vous sera utile ou nuisible, nous le sera également, et que ce qui nous sera tel, le sera aussi pour vous ; il n'est pas vrai, comme on le dit sans réflexion, que les Turcs étant tyrans dans la Grèce, maintiennent en Europe l'équilibre politique, qui est nécessaire à sa tranquillité, et qu'en étant chassés, ce même équilibre sera rompu. Nous ignorons comment on peut raisonner de cette manière, et de quel principe on peut tirer de telles conséquences. Car il est évident qu'un roi légitime étant établi dans la Grèce, cet équilibre européen sera plus sûr et plus durable qu'il ne l'était avec ces tyrans, qui n'ayant aucune loi et aucun principe conformes à la civilisation de l'Europe, étaient toujours ennemis de tous les Européens, et toutes les relations que ceux-ci ont avec eux, sont hors de ce qu'on appelle bon ordre. Mais nos lois, nos mœurs, notre religion étant conformes aux vôtres, et tout ce qui nous serait avantageux, l'étant pour vous et réciproquement, il en résulterait un



effet tout contraire et favorable à nos nations, surtout après tant de générosité de votre part, pour nous avoir aidés à conquérir notre liberté. Ces craintes sur la ruine de cet équilibre n'étant nullement fondées, nous ne nous avancerons pas davantage à les dissiper. Nous venons à l'objet de nos vœux.

Il n'est point difficile de nous accorder le secours que nous vous demandons: nous n'avons pas besoin de troupes considérables, peu de chose nous suffira pour vaincre et disperser nos ennemis; leur pouvoir est maintenant si faible en lui même, qu'il est en danger d'être détruit par nous seuls; les supplices cruels qu'ils ont fait subir aux hommes innocents, est une preuve assez claire de leur faiblesse et de leur entier désespoir; car il est d'un lâche de sévir contre les innocents, quand on ne peut atteindre les coupables. Celui qui est réduit au désespoir pense se sauver en immolant indistinctement tout ce qui peut tomber sous sa main: ainsi si vous daignez nous envoyer quelques secours, ils nous souffriront pour nous aider à sauver nos biens, nos vies, et celles de nos plus chers; et nos tyrans apprenant que vous avez résolu de tendre la main à vos frères, abandonneront peut-être la Grèce sans aucune guerre, et laisseront vivre nos proches, dans la crainte que marchant en grand nombre à notre secours, vous ne les laissiez pas même régner en Asie: mais s'ils voulaient résister, ils seraient aussitôt détruits, parce que les Grecs prévoyant un succès certain, se battraient avec plus de courage. La guerre alors ne se ferait pas seulement pour mettre nos vies à l'abri des fureurs de nos tyrans, mais pour nous ven-



ger des outrages faits tant à nos personnes, qu'à notre sainte religion. Les choses en sont venues à un tel point, qu'il est désormais impossible que nous habitions la Grèce réunis à ces tyrans fanatiques. De deux choses l'une: ou il faut que nous périssions (Dieu nous preserve!) ou qu'ils périssent eux-mêmes. Si vous daignez avoir quelque pitié de nous, o souverains Rois, hâtez-vous de nous envoyer les secours qui nous sont nécessaires, avant que les malheureux Grecs qui restent encore à Constantinople, et dans les autres villes avec leurs bourreaux, ne soient entièrement détruits.

Considérez donc, o magnanimes Souverains de l'Europe, et vous philanthropes anglais, considérez quelle brillante gloire il en résultera pour vous, de nous avoir accordé le peu de secours que nous vous demandons; cette gloire s'élèvera jusqu'au ciel; la religion sainte qu'il s'agit de défendre, l'y portera elle-même; et l'humanité qu'il s'agit aussi de sauver, la portera cette gloire jusqu'à la génération la plus reculée; l'une et l'autre vous proclameront nos sauveurs, nos bienfaiteurs; quels plus beaux, quels plus glorieux noms! ce sont ceux de la divinité! en est-il qui leur soient à comparer? quoique les préparatifs à faire fussent immenses, et d'une énorme dépense, quels sacrifices n'ont pas faits, à quels dangers ne se sont pas exposés personnellement vos pieux ancêtres pour conquérir ces noms célèbres et pour mériter les bénédictions des peuples! Pour acquérir ces précieux avantages, o puissants Princes, il n'est pas nécessaire de mettre tout en mouvement dans vos états, de vider vos trésors, et de vous exposer à



aucun péril: peu de chose mettra le dernier fleuron qui manquait à votre gloire parfaite, car votre gloire, après tant d'exploits, et tant d'heureux succès que n'ont pu atteindre vos aïeux, exige que vous affranchissiez la malheureuse Grèce du joug le plus honteux, et que vous arrachiez aux morts les plus cruelles, tant de milliers d'innocents ; nous ne disons pas ces chrétiens infortunés, répandus dans l'Asie et dans l'Afrique, sans doute que faibles et peu nombreux, ils sont hélas ! déjà devenus la proie de nos fanatiques tyrans, mais nous disons les restes de nos malheureux frères, que nos bourreaux menacent d'exterminer. Au nom du Dieu de miséricorde, représentants de la divinité sur la terre, quand viendrez-vous à leur secours ? Quand ils ne seront plus, il sera encore temps, dira-t-on, de punir leurs assassins ? Mais alors où seront les cœurs reconnaissants qui pourront vous rendre des actions de grâce ? les morts pourront-ils vous bénir ? C'est moins pour nous, qui, ayant les armes à la main, avons résolu de mourir en combattant nos tyrans, pour nous, aux yeux de qui aucune mort n'est si glorieuse, aucun monument n'est si magnifique, que de mourir pour notre patrie, pour notre liberté, et pour notre sainte religion, que pour nos frères déplorables, qui, privés de leurs armes, sans secours, et habitant les mêmes villes que leurs tyrans, que nous sollicitons vos secours. Les supplices cruels et infâmes auxquels ont été condamnés notre saint Patriarche, et nos révérends Archevêques, et tant de milliers de chrétiens, vous ont appris la fanatique cruauté de nos oppresseurs. O Dieu ! peut-on se représenter sans fré-



mir d'horreur, ces hommes vénérables, arrachés des saints temples, revêtus de leurs ornemens sacrés, et traînés misérablement dans les rues, injuriés, battus, et qui, pour toute défense, élevaient leurs yeux vers le ciel, le prenant à témoin des maux affreux qu'ils souffraient : voyez les temples divins inondés et ruisse-lants du sang des malheureux chrétiens : voyez, là, les uns palpiter et lutter contre la mort, voyez-en ici d'autres étouffés dans leur sang, et d'autres ail-leurs égorgés comme d'innocents agneaux, ne pou-vant ni se défendre, ni échapper à leurs affreux bourreaux! . . . En vous rappelant ainsi les cruau-tés de nos Tyrans, marchez contre eux, o magna-nimes Souverains, vengez les faibles innocents, ven-gez la religion divine, vengez l'humanité, vengez votre propre gloire !

En Grèce, le 28 Mai 1821.

FIN.

